Laurent Roth, poète de l'immanence de la transcendance

Roger-Philippe Della Noce-Bertozzi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/entrelacs/6073>

DOI : 10.4000/entrelacs.6073

ISSN : 2261-5482

Éditeur

Éditions Téraèdre

Référence électronique

Roger-Philippe Della Noce-Bertozzi, « Laurent Roth, poète de l'immanence de la transcendance », *Entrelacs* [En ligne], 18 | 2021, mis en ligne le 13 décembre 2021, consulté le 15 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/entrelacs/6073> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/entrelacs.6073>

Ce document a été généré automatiquement le 15 décembre 2021.

Tous droits réservés

Laurent Roth, poète de l'immanence de la transcendance

Roger-Philippe Della Noce-Bertozzi

« J'essaie de tout dire sans avoir le langage » : ainsi parle Laurent Roth à propos de cette énigme poétique, son premier film, *Marie ou le retour* (1984).

Confession paradoxale d'un cinéaste viscéralement littéraire dont on ne sait si son cinéma est de la littérature visuelle, ou si sa vocation littéraire ne peut *littéralement* pas se déployer hors caméra.

Je vais essayer par quelques touches légères d'effleurer le mystère d'un poète filmant que j'ai vu éclore dans la nuit de Paris.

Nous avions vingt ans et l'habitude de grimper sur le toit de sa chambrette surplombant le Panthéon. Là, exaltés, dans notre ciel monumental hérissé de dômes et de clochers, nous discourions sur le sublime en risquant de tomber dans le vide.

On n'en guérit pas.

J'ai donc ici l'ambition intime de me porter témoin de la mise en jeu du sublime dans les cheminements de Laurent Roth, cheminements qui mènent partout où peut surgir le miracle.

Je crois que pour Laurent l'image est avant tout la mise en tension d'une parole.

Cela a dû commencer dans son enfance de fils et de neveu de survivant d'Auschwitz, qui n'en parle pas. L'indicible est terrible mais un enfant ne sait pas ce que c'est. Le non-dit du père, voilà pour l'enfant la souffrance. Laurent Roth a grandi en souffrance de parole.

Il s'est tourné vers le christianisme pour trouver cette médiation par le Verbe que la transcendance radicale dans le judaïsme semblait lui refuser par le silence du père.

Il mit longtemps à revenir, apaisé, à sa source. Un séminaire séminale sur la Bible et la psychanalyse y contribua, sans doute aussi la plongée océanique dans le commentaire infini du Talmud, où l'on découvre que la transcendance n'est pas d'un bloc, et a même beaucoup d'humour !

Dans un beau texte sur son travail, « Dis seulement une parole¹ », Yannick Haenel souligne d'emblée que les films de Laurent Roth « attendent ce qui sauve », et nous livre une petite liste salvifique : « filmer des visages, des jardins, un pommier dans le ciel, filmer le temps sur les murs, filmer les mains de sa mère, le corps d'une femme nue, les photos d'une amie, c'est essayer de retrouver l'innocence ».

Laurent Roth parle dans sa caméra comme saint François d'Assise prêche aux oiseaux : innocemment. Laurent croit simplement aux choses. Quand on croit, le miracle surgit. Dans son cinéma, les choses sont miraculeuses. Parfois silencieusement. Souvent drôlement.

Le réel se donne innocemment à ses yeux, son regard nous porte à ressentir le scintillement de la vie, à l'instar de cette vibration lumineuse dans *Le cimetière marin* de Valéry : « Le Temps scintille et le Songe est savoir ».

Cela définit bien le langage filmique de Laurent, où l'érudition est onirique et où les tranches de vie forment une procession dans des temporalités recomposées.

C'est aussi un style souriant, autre facette de l'innocence ; et quand on fait un univers de l'innocence, l'innocence naïve du miracle, l'innocence radicale du regard, cela donne, même aux scènes de guerre, comme un corps astral, une absolution cosmopoétique.

Sourire au réel est naturel chez Saint François et Laurent. C'est comme naître à chaque seconde. C'est la naïveté dans ce qui la rattache à l'acte permanent de création. C'est la lumière cosmogonique, « le sourire innombrable des flots » chanté par Eschyle sous le soleil qui fait miroiter la Méditerranée, ce sont les étoiles de Marsile Ficin, qui sont « le sourire du ciel ».

Dans un poème de 1984, *Le prêche aux oiseaux*, Laurent-François écrit :

*les oiseaux
rappelés
la voix dit :
Jour !
Jour !
répète le peuple d'ailes
c'est la loquète du bleu
le sentiment de l'approche
au plus près de leur
cœur
mais qu'un s'exclame :
"Voyez
ce sont les oiseaux
ils sont la preuve d'une visite !"*

Qu'est-ce donc qu'un miracle sinon une preuve, une preuve pure comme le chant des oiseaux angéliques dans le dernier éblouissement du poème :

ils habitent le son très pur

Le cinéma de Laurent Roth consiste à faire habiter le monde dans un regard très pur.

(J'interromps ici. Voici que, relisant mon texte, Laurent m'écrit et commente avec moi ce poème, dialogue qui enjambe le temps de notre amitié et maintient l'essentiel ; et Laurent de commenter autrement ce passage :

« Un regard. Pas un mot. Car le mot risque de faire disparaître la chose, s'il n'est pas intensément poétique. Le poème d'ailleurs dit :

mais qu'un s'exclame :

*“Voyez
ce sont les oiseaux
ils sont la preuve d'une visite !”
il les verra fondre
retournés aux pierres.*

En effet, le mot trop étourdissement prononcé risque la disparition du phénomène miraculeux, la voix qui s'exclame fait fuir les oiseaux, les fait retourner à l'état minéral dont ils s'étaient extraits au début du poème :

*Aux corniches des palais s'éveillèrent les tourterelles
transies*

Car ce qu'on ne peut dire, il faut le taire ou le chanter. »)

C'est un regard immanent comme celui du poète dont Hölderlin nous dit qu'il habite sur terre, pas au-dessus ou ailleurs, c'est un regard dont même la magie est immanente, et André Breton renchérit, si je puis dire, sur Hölderlin, en soulignant que notre œil primitif, notre œil immémorial, contemple les merveilles de la nature à l'échelle de trente mètres de hauteur ou de profondeur, et c'est à cette échelle de regard qu'il établit sa « philosophie particulière de l'immanence, d'après laquelle la surréalité serait contenue dans la réalité même, et ne lui serait ni supérieure ni extérieure. »

Remplaçons « surréalité » par « sublime » et nous avons, je crois, l'immanence de la transcendance dans la réalité imaginaire de Laurent Roth.

Les oiseaux angéliques de son prêche sont « la preuve d'une visite ».

Le sublime est une Visitation.

Le cinéma de Laurent est son évangile : il l'annonce par images.

Heidegger commente la parole de Hölderlin : « ... en poète, l'homme habite sur cette terre. »

Le philosophe glose : « du sein des apparences familières, le poète appelle cette chose étrangère où l'Invisible se délègue pour demeurer ce qu'il est : inconnu. [...] Aussi les images poétiques sont-elles par excellence des imaginations : non pas de simples fantaisies ou illusions, mais des imaginations en tant qu'inclusions visibles de l'étranger dans l'apparence du familier. »

C'est ce que fait Laurent avec le sublime : il nous le rend familier. L'immanence de la transcendance est manifestée par le pouvoir poétique. Il confère à chaque chose, infime ou infinie, une totale intimité. Le style cinématographique de Laurent Roth nous met en intimité avec Tout. L'infini est notre commensal. La transcendance s'insinue dans la photo de famille.

« J'essaie de tout dire sans avoir le langage » : pour Hegel, « le sublime est ce dont l'expression se manifeste par la suppression de l'expression ». Dans notre corps, cela s'appelle la « loquèle ». Ce sentiment de ne pas avoir le langage, cette « loquèle du bleu », n'est pas pour Laurent une béance, mais, au contraire, une plénitude expressive, où l'image devient la parole des choses, ce qu'il désigne par ces mots : « sous le Seuil ».

Il se place avant la parole, « là où les mots perdent connaissance ». Le sublime nous place sous le seuil, là où le discours n'est pas encore, là où seule est possible une révélation.

Effacement de la figure, dépassement du cadre. Entre dépossession et réappropriation de la parole, le film doit sauver l'expression, c'est l'enjeu sublime :

Comment dire quoi que ce soit qui ne vienne témoigner du mystère du sublime ? Lui, l'innommable qui disperse toute expression ? (...) Je suis le diable parce que mon œuvre est sans nom. (...) Je demeure sur les deux bords de l'abîme (Laurent Roth, « La religion du visible. Enquête sur la question du sublime », 1983.)

Abîmement dans l'Être. Métaphysique sur pellicule.

Et Laurent d'intensifier l'enjeu dans « Sous le Seuil » (*Poésie du Seuil*, 1984)² : « dans le vide et la dépossession, le poète et le philosophe ont inventé un nouvel état du verbe. Il a pour nom : le visible. [...] La présentation première, littéralement sublime ».

C'est la naïveté que j'évoquais, cet état de naissance dans la connaissance, qui donne une aura d'épiphanie aux films de Laurent Roth. D'où sans doute une approche génésique de la lumière, très présente déjà dans *Marie ou le retour*, paroxystique dans certaines scènes des *Yeux brûlés* (1986). Qui n'est pas ébloui de naître ?

C'est pourquoi les instantanés abondent dans ces films comme des éclairs, qui sont le langage des orages. Nous eûmes le bonheur de contempler ensemble *La Tempête* de Giorgione à Venise. L'éclair y est une fulgurance muette comme le feu dans le *Mémorial* de Pascal, cet autre abîmement de la parole. L'éclair transperce cette toile comme la lumière traverse la pellicule et la transfigure en film.

Dans *La tempête*, ce qui frappe c'est qu'on voit le temps : l'éclair, on le sait, précède de peu son tonnerre ; la femme, le paysage, sont figés, mais l'éclair fait ici le silence, lui qui est fracas. Bruit de la lumière, qui parvient après elle. Entre l'éclair et l'ouïe il y a ce tableau, le seul où l'on a peint un intervalle, où le temps est davantage rendu que l'espace. D'où son sublime : l'image devient le temps. Transsubstantiation.

Il en va de même, pour Laurent, avec les choses, avec des riens, avec la poésie du quotidien, que notre cinéaste transmue en univers déroutants comme dans *J'ai quitté l'Aquitaine* (2005) ou *Ranger les photos* (1998). Et même dans les registres qu'on croirait les plus réalistes, Laurent Roth ne peut s'empêcher de rester « sous le Seuil », si bien qu'il lui faut aussi trouver comment nommer certaines de ses créations, et le voici invité par ces inspirations particulières à parler de « fantaisies documentaires ».

Laurent fait un feu de joie de tout bois, c'est à dire, j'emprunte cette image à Marc-Aurèle, qu'il sait transformer tout obstacle en lumière, comme le feu sait convertir le bois en flamme. Et l'obstacle premier, c'est le réel lui-même, qui à priori n'offre rien, dans son immédiateté. C'est d'ailleurs en méditant sur la lumière pour son film sur Henri Alekan que Laurent Roth en quelque sorte s'exclame : « je découvre qu'on peut faire du cinéma avec presque rien » (*Henri Alekan, des Lumières et des Hommes*, 1985).

Le presque rien c'est l'épiphanie des choses, le langage premier de l'image. Une langue sacrée chez lui, un cinéma de paraboles et d'allégories, de rébus et d'énigmes sous l'apparence de l'anodin. Il ne faut pas prendre Laurent au pied de l'image :

Figure porte absence et présence, plaisir et déplaisir. Chiffre à double sens. Un clair et où il est dit que le sens est caché. (Pascal, *Pensées. Papiers classés. Loi figurative*.)

Difficile en effet de toujours distinguer le profane et le sacré, le symbolique et le littéral, la sidération et le clin d'œil, l'anecdotique et le principiel, dans un cinéma à la fois réaliste, métaphysique, surréaliste et naturaliste qui joue avec nous et se joue de nous dans un double-jeu de déstabilisation du sublime et de déstabilisation par le sublime, de déstabilisation d'autant plus efficace que tout est vivant et signifiant dans son esthétique : jardins, fruits, nappes, rebord de fenêtre, objets, nuages.

Cinéma ? Hylozoïsme ?

Oui, Laurent Roth est le poète de l'immanence de la transcendance. Peu importe du reste de quelle transcendance il s'agirait. Seule compte sa présence, sa présentation filmique, le visible inspiré, inspirant.

Sans doute se cache-t-il à lui-même je ne sais quelle ambition de démiurge et de thaumaturge. Son travail en tout cas atteste des puissances transformationnelles de la parole et de l'image, si bien qu'en définitive on peut dire que toute son esthétique consiste à subsumer la poésie dans cette autre dimension de la durée qu'est un « moment de cinéma ».

Ses films, comme le rêve, la transe, le délire, sont je crois des chamans, qui nous extraient du temps dans d'autres temporalités.

Le cinéma de Laurent me fait penser à une caverne platonicienne inversée, car il ne projette pas des ombres mais des éclats de la lumière native. Il nous dévêt des habitudes de connaissance du regard pour nous rendre disponibles à d'autres naissances à l'Être.

Aussi, dans un monde où tout tend à devenir profane et profanatoire, trace-t-il sa voie sacrée où chacun peut cheminer : habiter en poète.

La poésie boit le sacré à sa source. Le sacré prend source dans la poétisation cosmique du monde, que chacun incarne totalement pour peu qu'il naisse et renaisse sans cesse à sa propre innocence, que ses yeux soient habités par le « son très pur ».

Laissons-nous emporter par Saint Augustin, qui dans ses *Confessions* nous fait du cinéma sur très grand écran :

Mais quel autre que vous, Seigneur, a étendu au-dessus de nous ce firmament divin
de vos Écritures ? Le ciel sera roulé comme un livre. Et il est maintenant étendu
comme une peau.

Les films de Laurent Roth déroulent, déplient, déploient l'écriture de la transcendance dans une poésie immanente. Il nous invite à y puiser un regard natif, un regard qui fait de l'être-au-monde un éblouissement et un chant. C'est pourquoi son œuvre est un cinéma du sublime.

NOTES

1. [NDL] Ce texte de Yannick Haenel est reproduit dans ce volume.
2. [NDL] Les dix poèmes qui constituent *Poésie du seuil* sont reproduits dans le présent volume.

RÉSUMÉS

« J'essaie de tout dire sans avoir le langage » : ainsi parle Laurent Roth à propos de cette énigme poétique, son premier film, *Marie ou le retour* (1984). Confession paradoxale d'un cinéaste viscéralement littéraire dont on ne sait si son cinéma est de la littérature visuelle, ou si sa vocation littéraire ne peut littéralement pas se déployer hors caméra. Je vais essayer par quelques touches légères d'effleurer le mystère d'un poète filmant que j'ai vu éclore dans la nuit de Paris. Nous avions vingt ans et l'habitude de grimper sur le toit de sa chambrette surplombant le Panthéon. Là, exaltés, dans notre ciel monumental hérissé de dômes et de clochers, nous discourions sur le sublime en risquant de tomber dans le vide. On n'en guérit pas. J'ai donc ici l'ambition intime de me porter témoin de la mise en jeu du sublime dans les cheminements de Laurent Roth, cheminements qui mènent partout où peut surgir le miracle.

"I try to say everything without having the language": this is what Laurent Roth says about this poetic enigma, his first film, *Marie ou le retour* (1984). A paradoxical confession from a viscerally literary filmmaker whose cinema is a visual literature, and whose literary vocation cannot literally be deployed outside the camera. I will try, with a few light touches, to dig on the mystery of a filming poet that I saw blossoming in the night of Paris. We were twenty years old and used to climb to the roof of his room overlooking the Pantheon. There, exalted, in our monumental sky bristling with domes and bell towers, we would talk about the sublime while risking falling into the void. There is no cure for that. I therefore have the intimate ambition to bear witness to the sublime in Laurent Roth's work, which leads to wherever the miracle may occur.

AUTEUR

ROGER-PHILIPPE DELLA NOCE-BERTOZZI

Philosophe et poète